

# L'EXPOSITION DE PARIS

## DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 22 janvier 1890.

N° 72

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

### EXPOSITION DÉCENNALE DES BEAUX-ARTS



BEAUX-ARTS. — UN MARIAGE INNOCENT, tableau de M. Euland.

## L'ORFÈVRE

Le désintéressement de la foule n'empêche pas, en effet, nos orfèvres de fabriquer à leurs risques et périls des ouvrages extrêmement coûteux, et, pour la composition de ces ouvrages, de faire appel aux artistes les plus distingués de notre temps.

N'est-ce pas, en effet, un véritable chef-d'œuvre d'exécution magistrale que ce grand et superbe vase qu'expose M. Froment-Meurice. Le dessin en a été tracé par l'architecte Sédille et le statuaire Allard a fourni les modèles de ses principaux ornements. La forme en est puissante, un peu massive peut-être; l'ornementation est robuste; la façon accuse un art achevé. Cette superbe inutilité a coûté 60,000 francs à l'orfèvre qui l'expose, et M. Froment-Meurice n'a jamais été bien convaincu qu'il trouverait un acquéreur.

A côté de ce beau vase, il faut contempler dans cette même exposition deux précieux souvenirs: l'épée de l'amiral Courbet prêtée par le Musée d'Amiens, et le surtout en forme de nef exécuté pour le mariage de la fille du comte de Paris avec le duc de Bragance. Cette dernière pièce, d'une sveltesse charmante et d'un faire précieux, est portée par des tritons modelés par M. Chapu. Non loin de là on aperçoit un *Prix de course* signé de M. de Saint-Marceaux, et un broc en argent repoussé dont le modèle a été fourni par M. Lechevalier-Chevignard. On voit que nos orfèvres parisiens ne se contentent pas d'employer un personnel d'élite; ils ont recours, quand il est nécessaire, aux premiers dessinateurs et aux premiers sculpteurs de notre temps.

Cette collaboration que nous signalons chez M. Froment-Meurice, se retrouve, en effet, chez nombre d'autres orfèvres. M. Christofle expose, lui aussi, un grand nombre de *Testimonials* et de *Prix* portant des signatures illustres.

Nous voyons, chez lui, le joli groupe modelé par M. Delaplanche qui fut offert à M. Dietz-Monnin à la suite de l'Exposition de 1878. Le prix du Jockey-Club de 1879, gagné par le baron de Rothschild et représentant la *Victoire*, est l'œuvre du regretté Carrier-Belleuse. Le prix du Jockey-Club de 1886, appartenant à M. le baron Schickler, a été exécuté par le statuaire Mercié. Quantité d'autres prix destinés aux agriculteurs, et distribués périodiquement par le gouvernement, sont l'œuvre de MM. Falguière, Longepied, Hiolle, Gautherin, Coutan. Par les reproductions que nous en donnons, on peut voir tout l'intérêt qu'offrent ces jolis ouvrages. Au point de vue de l'art, les pla-

4. Voir le n° 71.

teaux gravés par M. Roty ne sont pas moins précieux.

Si des groupes, vases, statuettes donnés en prix nous passons à l'orfèvrerie de table, nous apercevons bien vite que la maison Christofle n'a pas recours à des collaborateurs moins remarquables. Elle expose, en effet, une table à thé à deux étages, d'une exécution magistrale, composée par M. Godin et modelée par M. Mallet; un service à thé couvert d'arabesques par M. Levillain; deux services à café signés par Chéret et Carrier-Belleuse; enfin, on trouve encore dans cette exposition tout un ensemble de surtouts, soupières et candélabres d'une ampleur superbe, et qui, même lorsqu'ils ne sont qu'en bronze argenté, ont pour auteurs des maîtres connus.

Ajoutons qu'à côté de ces œuvres d'art si remarquables, MM. Christofle et C<sup>ie</sup> nous montrent les modestes ustensiles et les fameux couverts en nickel argenté qui constituent le fond de leur commerce, car leur maison est une des plus importantes du continent et depuis quarante ans qu'elle existe, elle n'a pas présenté au contrôle pour moins de 55 millions de francs d'argenterie.

A côté de cette grande usine qui sait si bien se servir de la fabrication courante pour produire, sans préoccupation de vente, des œuvres d'art du meilleur aloi, il est curieux de placer des artistes comme les frères Fannièrre, qui résument en eux toute leur industrie, inventent leurs modèles, les dessinent, les façonnent en cire, les moulent en plâtre, les reprennent au burin, les fondent et les cisèlent de leurs propres mains, imprimant à chacun de leurs ouvrages un accent spécial qui leur est absolument personnel.

Depuis les plus vastes pièces comme le beau surtout du *Printemps* qu'ils viennent d'achever pour M. Teyssier, jusqu'aux moindres salières et aux simples bouchons de carafe, tout ce qu'ils produisent porte la marque de leur originalité et je puis dire qu'arrivés au déclin de leur carrière, ces deux frères, tendrement unis par une collaboration de cinquante ans, ignorent encore les *repentirs* et les défaillances.

Demandez à prendre en main, l'une après l'autre, ces œuvres si parfaites de galbe et d'aplomb et votre émerveillement sera complet à la vue des moindres détails rendus avec une ampleur et un fini irréprochables. Il faut constater, en outre, que de tous nos orfèvres, MM. Fannièrre sont ceux qui ont su mettre le mieux en œuvre la figure humaine. Leurs compositions les plus fines n'ont aucune maigreur; les corps sont modelés avec une sûreté absolue, les attitudes sont justes, les muscles semblent tressaillir. On admire dans leur

vitrine de simples saucières ornées de tritons dont la forme superbe a la sérénité d'une œuvre colossale. Des salières, supportées par de jolies naïades, semblent être des statues grandes comme nature, réduites par une sorte de mirage à de minuscules dimensions.

Avec moins de personnalité, MM. Bapst et Falize ont aussi produit en orfèvrerie nombre d'œuvres considérables et d'une qualité supérieure. Les beaux candélabres en argent massif qu'ils exposent cette année, de délicates pendules, toutes couvertes de figurines et d'ornements gracieux, leur belle *Uranie*, en ivoire sculpté, montée en argent, or et émail, de superbes surtouts peuvent compter au nombre des œuvres de premier mérite.

Parmi les créateurs il faut encore citer M. Vernaz, le gendre de Vechte, l'illustre ciseleur du règne de Louis-Philippe, qui exécute en collaboration avec sa femme, des œuvres en repoussé un peu vieillottes peut-être, mais d'une délicatesse singulière, et M. Dufresne de Saint-Léon qui, émule de Benvenuto Cellini, rêve de traduire en d'énormes coupes, en vases gigantesques et en piédestaux superbes les généreuses suggestions de sa fantaisie puissante.

Puis, parmi les orfèvres qui, sans se poser en créateurs, se contentent de faire d'admirable argenterie de table et de toilette, des soupières, des seaux à rafraîchir, des surtouts, etc., il faut citer MM. Boin-Taburet, Mérite, Boivin, Fray, Bachelet, Michaud, Louis Leroy, Aucoc, Guerchet, Debain, Tétard, qui exposent tous des spécimens fort remarquables, attestant la perfection avec laquelle, en dépit des difficultés énumérées plus haut, on continue de fabriquer l'orfèvrerie. Je dirai même que des progrès étonnants comme forme et comme exécution ont été réalisés depuis dix ans dans les ouvrages les plus vulgaires. Pour les objets de la plus modeste valeur, l'orfèvrerie en faux est aujourd'hui pourvue de modèles relativement excellents. L'exposition de M. Boulanger en est la preuve.

J'aurais voulu terminer cette étude par un coup d'œil jeté sur la production étrangère; mais, pour les mêmes raisons que tout le monde comprendra, il serait dangereux, je dirai plus, il serait injuste de juger cette production, sur les trop rares échantillons envoyés des divers pays qui ont bien voulu répondre à notre appel. Il est clair que l'Angleterre, à laquelle nos orfèvres ont, à différentes reprises, fait de si nombreux emprunts, n'a pas la prétention d'être exactement représentée au Champ de Mars par la Goldsmiths' and Silversmiths' Company de Regent Street et par la Goldsmiths' Alliance

de Cornhill. Ces maisons, assurément très honorables, ne sauraient revendiquer, dans le Royaume-Uni, au point de vue de l'art, le premier rang. Pour nombre d'autres pays, il en est de même. Il convient donc d'être, en ces jugements, d'une prudence extrême.

Ce qui m'a paru, par contre, très fâcheux, c'est de constater, au point de vue du goût, la décadence de la maison Tiffany, de New-York, dont les envois, en 1878, avaient produit une si vive surprise, et excité un assez profond intérêt pour exercer sur la fabrication française une influence momentanée.

M. Tiffany continue, toutefois, de nous montrer des produits très personnels. Mais cette année ces produits sont d'une lourdeur et d'une inélégance bien attristantes. Ses vases, chargés d'une ornementation épaisse, avec de gros reliefs, qui font penser à l'orfèvrerie frisonne du XVIII<sup>e</sup> siècle, pèchent par l'excès même de cette décoration grossière, qui ne laisse à l'œil aucun repos.

Le Danemark, qui s'incarne dans la personne de M. Christesen, de Copenhague, est aussi peu satisfaisant. La pièce capitale qu'expose cet orfèvre est un énorme surtout d'argent et vermeil monté sur une terrasse de marbre noir. L'ensemble de ce grand ouvrage ne comporte pas moins de vingt-cinq personnages. Les Dieux de la Mer qui en font les frais, prouvent mieux qu'un long discours combien il est dangereux pour des artistes inexpérimentés de se mesurer avec un ouvrage de cette importance. Pour les pièces d'usage courant, brocs, vidrecomes, cafetières, théières, tasses, sucriers, les ouvrages de M. Christesen rentrent dans la classe de la bonne orfèvrerie. Ils sont passables et rien de plus.

Les deux seules notes originales que nous ayons rencontrées dans la section étrangère sont fournies par MM. Herman Bohn, de Vienne, et par M. Chlebnikoff, de Pétersbourg. Ce dernier a envoyé au Champ de Mars, une suite d'ouvrages en argenterie très massive avec des reliefs dorés d'un caractère fort particulier et qui ont une saveur très autochtone. Il expose aussi des orfèvreries de décoration ornées d'émaux cloisonnés, à des-sins géométriques d'un grand éclat, où les harmonies très douces sont cherchées dans une opposition de bleu et de vert très vibrante et très curieuse.

Quant à M. Bohn, c'est moins de l'orfèvrerie proprement dite qu'il nous offre que de la bimboloterie émaillée sur cuivre. C'est toute une suite de *Pend-à-cols*, d'étuis, de coupes, de cabinets microscopiques, entièrement recouverts de peintures d'une minutie précieuse. On y voit

jusqu'à des petits navires dont les voiles sont décorées de sujets religieux. Somme toute, on a dépensé beaucoup de finesse de pinceau et une certaine dose d'art dans ces menus ouvrages, sur lesquels deux beaux cygnes, habillés de lapis-lazuli, cloisonné dans de l'argent doré, tranchent par leur ampleur et par leur caractère hautement décoratif.

HENRY HAVARD.

#### A LA CINQUIÈME PLATE-FORME

On ne saurait certainement trop admirer l'art avec lequel la tour Eiffel a été construite. Il est impossible de trop féliciter notre grand ingénieur de la réussite complète de toutes ses savantes combinaisons.

Ce serait un comble d'ingratitude que de ne pas proclamer d'une façon énergique que son monument exceptionnel entre pour beaucoup dans le succès hors ligne de notre grand centenaire. Toutes les merveilles de l'Exposition Universelle seront oubliées depuis longtemps, nous ne serons plus que poussière, que le souvenir de sa tour planera encore sur l'année 1889.

Peut-être les Américains trouveront-ils le moyen de faire plus grand; il leur est défendu de faire plus glorieux... A nous restera la palme de l'escalade du ciel dans les siècles futurs. L'œuvre des Pilâtre et des Montgolfier a été couronnée d'une façon digne de l'invention de la navigation aérienne. C'est dans ce grand Paris que l'on a trouvé le moyen d'introduire l'homme dans l'immensité et de réhabiliter Babel en remplaçant la confusion des langues par celle des conspirations qui méditaient la ruine de leur patrie...

Toutefois, il est impossible de ne point confesser qu'il manque quelque chose lorsque l'on redescend de la troisième plate-forme. La satisfaction que l'on éprouve n'est point entière et sans nuages. Cette atténuation incontestable du plaisir de l'ascension, ce regret indéfinissable a une cause unique, mais puissante, contre laquelle on chercherait vainement à lutter en achetant des souvenirs au comptoir de la troisième plate-forme, en envoyant des lettres à ses amis de terre, en lançant dans l'espace de petits ballons du Louvre, en expédiant des pigeons voyageurs, en décochant des télégrammes, et même en écrivant furtivement son nom avec un diamant sur une vitre.

Évidemment, le spectacle que l'on peut contempler en regardant à travers les sabords de cette espèce d'entrepont est admirable; mais ce n'est pas sans quelque peine que les regards obliques peuvent

tomber à la dérobée sur ce grand Paris, sur ses monuments ratatinés, repliés sur eux-mêmes, ramenés à leur expression la plus lilliputienne; franchement, ne dirait-on pas qu'il se dégage, de cette espèce d'aplatissement des œuvres du génie humain, comme une sorte de remords?

L'ennemi, le trouble-fête, le rabat-joie, c'est le plafond qui pèse sur la tête, qui paralyse, qui intercepte le réveil des hautes régions, qui empêche la pensée de s'épanouir en toute splendeur.

Séparée de l'œuvre de Dieu par ce couvercle, que la vue la plus pénétrante ne saurait perforer, l'âme est, en quelque sorte, comme abimée dans la contemplation triste de tout ce qui fait, avec tant de raison, notre orgueil. Elle ne reçoit pas ce merveilleux contre-coup qui agrandit, épure et moralise. Dans cet espace étroit, l'inspiration, fille de l'infini, ne peut développer réellement ses longues ailes!

Combien est plus noble, plus grandiose, plus salutaire l'impression lorsque l'on navigue en plein ciel; alors on contemple avec satisfaction l'anéantissement de tout travail humain, parce que l'on voit grandir en même temps l'ombre de la main divine, de cette main infallible, immense, qui fait glisser les mondes le long de leurs orbites, sans que la moindre trépidation avertisse les habitants qu'elle entraîne de l'effrayant tourbillonnement qu'ils subissent, de la valse insensée à laquelle ils se livrent, à leur insu.

Quelle différence entre ce spectacle restreint, diminué, gêné de la troisième plate forme et celui qui vous attend dans la nacelle d'un aérostat même captif, comme les deux globes de MM. Godard et Lachambre, qui jettent dans l'espace deux gigantesques points d'exclamation, l'un au nord-ouest et l'autre au sud-est de la grande Exposition.

Hâtons-nous de déclarer bien haut que cette infériorité de la Tour Eiffel n'est pas produite par une nécessité physique inéluctable. Elle est le résultat d'une mesure administrative de la compagnie d'exploitation. Elle provient de ce que ceux qui vendent la hauteur n'ont pas voulu spéculer sur l'infini. Elle cesserait immédiatement si l'entrée des étages supérieurs cessait d'être interdite aux visiteurs ordinaires, au public payant, à ceux qui ont déjà mis six millions dans la caisse. Malheureusement, la petite porte qui conduit au cabinet des physiciens, ne s'ouvre même point avec une clef d'or semblable à celle qui servait pour pénétrer dans la tour d'airain du palais des rois d'Argos, où Danaé était retenue captive.

Pour parvenir plus haut, il faut grimper dans ce que l'on nomme le tube, espèce

de cheminée, à l'aide de laquelle on arrive jusqu'au phare tricolore. On peut se rendre parfaitement compte du jeu de l'appareil en face duquel on se trouve alors. On n'a qu'à visiter la Galerie des Machines, où la maison Sauter-Lemonnier illumine chaque soir un appareil analogue, avec un courant d'une énergie peut-être plus grande encore. Les changements de teinte et la pénétration du faisceau qui jaillit au loin, ont donné lieu à des observations sans nombre et à des dissertations intarissables. Que de gens, oubliant le précepte de la sagesse, qui dit qu'on ne dispute point les couleurs, se sont pris de querelle pour savoir si la troisième couleur ne s'approchait pas trop de celle qui se trouve près de la hampe du drapeau de la monarchie italienne? Des paris ont été engagés pour connaître les limites exactes de l'air illuminé par un ciel serein. Sans les changements périodiques qu'ils éprouvent, que de fois les feux du grand phare eussent été confondus avec ceux des lointaines étoiles qui décoraient la voûte céleste.

On franchit le phare à l'aide d'une échelle qu'on ne peut évidemment laisser en place pendant la nuit, à cause des ombres qu'elle projetterait dans l'espace, et qui, par conséquent, a été rendue mobile.

Si l'on veut continuer la route, il faut rentrer une seconde fois dans le tube, par lequel on arrive à la dernière plate-forme, *la cinquième*.

Comme l'on peut s'en assurer, en l'inspectant du bas de la Tour, avec une lunette, cette plate-forme est si complètement garnie d'une multitude d'instruments, que deux ou trois hommes ont de la peine à s'y mouvoir. La place est si bien utilisée par des automates que l'être intelligent doit s'y faire petit, humble.

On a cru devoir la protéger contre la foudre, à l'aide de la tige d'un paratonnerre, qui a déjà donné lieu à bien des débats scientifiques montrant la difficulté avec laquelle les notions les plus simples se popularisent.

Lorsque la Tour a été ouverte, une multitude d'écrivains, habitués à parler avec assurance de tout ce qu'ils ignorent, ont annoncé à cor et à cri, qu'on devait

avant tout protéger la Tour contre la foudre! Des savants se sont imaginés que le danger était si grand qu'il fallait établir par-dessus le marché un système d'avertissements, pour faire évacuer la Tour en temps d'orage. D'autres n'ont eu de repos que quand le fameux paratonnerre a été garni d'une sorte de hérisson revêtu de pointes de fer!

Au milieu de toutes ces assertions contraires aux assertions de Franklin, aux saines traditions de la vraie physique expérimentale, Jupiter a décoché quelques-uns de ses carreaux.

Les roulements de la foudre ont semé la

torrents d'électricité naturelle soutirés par la Tour et dirigés dans les eaux de la Seine, les rendraient inhabitables, que nos poissons foudroyés viendraient tous le ventre en l'air flotter à la surface. Jamais au Bas-Meudon, à Saint-Ouen, à Asnières, on n'a pêché d'aussi frétilantes fritures, et les saumons de la Californie élevés dans les piscines du Trocadéro se sont développés avec un succès, de nature à confondre tous ces prophètes de malheur, tous ces physiciens séduits par les sophismes de la physique anglo-germanique.

Par condescendance pour des erreurs manifestes, ils se sont privés de la gloire de procéder à des déterminations très curieuses, très utiles, indispensables au progrès de la science. L'année du centenaire ne sera célèbre que par la constatation officielle. Leur nom ne sera attaché à celui de la Tour que comme celui de Zoïle est popularisé par celui d'Homère.

L'étude systématique de l'électricité atmosphérique ne commencera donc que du jour où l'on aura débarrassé la cinquième plate-forme de la tige que l'on a si maladroitement plantée au milieu de l'observatoire. A moins qu'on ne la surmonte d'une tige encore plus haute, dominant celle qui existe, et mise en rapport avec un collecteur.

Heureusement, malgré toute son importance, l'électricité atmosphérique est bien loin à elle seule de constituer toute la météorologie. Même en laissant de côté le potentiel de l'air, il reste encore à faire une

multitude de déterminations intéressantes. On a le plus immense intérêt à connaître la vitesse du vent, sa direction, la température qui règne, le degré de la chaleur qu'apportent les rayons solaires, etc.

Là-haut, l'observateur est presque complètement détaché de la terre; les vibrations de la Tour le bercent à peu près comme s'il était à bord d'un navire, et beaucoup plus à coup sûr que s'il était dans une nacelle. Il voit naître et mourir le jour avec une puissance et un éclat incomparables. Il assiste, positivement, comme s'il y prenait une part active, passionnée, à la lutte de la lumière et des ténèbres, aux combats des rayons et des



VUE INTÉRIEURE DU PAVILLON ESPAGNOL DES PRODUITS ALIMENTAIRES.

terreur dans tout le quartier de Grenelle, et sur les coteaux de Passy. Nous avons pu constater à plusieurs reprises les traces évidentes du passage du fluide, sur des arbres et sur des murailles, mais il est malaisé de savoir si le monument qui élève sa tête orgueilleuse jusque dans le sein du nuage a été frappé. La seule chose que l'on peut dire, c'est qu'il ne porte pas la moindre cicatrice. Des milliers d'individus qui l'habitaient aucun n'a reçu de véritable secousse; à peine si le gardien du phare a vu voltiger quelques-unes de ces étincelles légères, vacillantes, problématiques, que les anciens Romains désignaient sous le nom d'*ignis fatuus*.

Des pessimistes prétendaient que les



LA FÊTE DE NUIT OFFERTE AUX EXPOSANTS PAR LA MUNICIPALITÉ DE PARIS, AU PARC MONCEAU.

Ayuntamiento de Madrid

ombres. Malgré cela, on ne peut exiger qu'un physicien, nouveau stylite de la science, passe ses nuits et ses jours sur ce haut plancher de fer. C'est ce qui fait qu'on a eu raison d'y établir une série d'observateurs automates, construits et inaugurés par MM. Richard frères, jeunes opticiens français, fils de l'ancien maire du XIX<sup>e</sup> arrondissement pendant le siège.

Les observations sont faites par des mécanismes analogues à ceux que l'on emploie dans les observatoires de moins haut vol, ne s'en distinguant, sauf quelques dispositions particulières, que par une exécution plus soignée, une régularité plus énergique.

Ce qui nécessite surtout des combinaisons nouvelles, c'est la partie des mécanismes employés pour que la marche des instruments soit enregistrée au Palais des Arts libéraux, dans la galerie des instruments de précision, en face de la porte vitrée qui donne sur les jardins, et qui conduit au pavillon de la République Dominicaine.

MM. Richard frères ont résolu le problème d'une façon complète à l'aide de courants électriques. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le nombre des conducteurs nécessaires à la transmission d'indications multiples, la direction du vent, sa vitesse horizontale, sa vitesse verticale et la température, est si restreint, que l'ensemble constitue un câble dont la grosseur ne dépasse point celle du petit doigt.

A l'aide de trois fils et d'un quatrième pour le retour à la terre, on voit un cylindre en cuivre tourner synchroniquement avec la girouette. D'en bas, on assiste aux évolutions du vent supérieur, et l'on juge avec beaucoup plus de facilité que si l'on était posé sur le haut de la cinquième plate-forme.

En outre, le papier qui se déroule sous les plumes garde la trace de ces évolutions. Rien n'est plus simple que de les comparer avec celles qu'on recueille au même instant à la girouette du Bureau central de la rue de l'Université.

Déjà, au bout de quelques mois, la comparaison a mis en évidence un grand fait physique. La différence atteint communément des valeurs utilisables, à tel point qu'on peut dire que Pilâtre a mis la main sur la vraie direction des ballons, lorsqu'il a proposé le problème de chercher dans les airs la direction convenable, et conseillé de renoncer carrément à tout projet de direction mécanique.

Le même enregistrement permet de recueillir, toujours dans la vitrine du Palais des Arts libéraux, des indications également précieuses : la température, la vitesse du courant ascendant ou descen-

dant, et enfin la vitesse du courant horizontal.

Non seulement ces indications sont enregistrées d'une façon qui n'est point ordinaire, et qui ouvre à la météorologie scientifique un avenir en quelque sorte indéfini, mais c'est la première fois qu'on inscrit à l'avance le second de ces éléments, et le troisième l'est d'une façon toute nouvelle.

La composante verticale n'était point tenue en ligne de compte par les météorologistes, malgré l'importance qu'y attachait à juste titre le génie de Mariotte. C'est en Chine, à Zika-Wei, près de Tien-Tsin, que dans l'observatoire fondé et dirigé par le Père Dechevrens, cet élément a été enregistré pour la première fois. Il l'est pour la seconde, au sommet de la Tour.

Jusqu'ici l'on avait enregistré uniquement le chemin parcouru par le vent. Chaque fois que l'air avait fourni un kilomètre, la plume automatique marquait un point. Il restait à déduire la vitesse, par des mesures et des calculs qui n'avaient rien que d'approché, et qui étaient d'une longueur fastidieuse. Il fallait en effet en prendre la peine.

MM. Richard frères ont trouvé le moyen d'organiser un autre enregistreur qui calcule directement la vitesse avec une exactitude telle qu'il faudrait deux ou trois employés pour exécuter les réductions, qu'il donne d'une façon tout à fait automatique. Ce calcul de la vitesse du vent s'obtient à l'aide d'une roulette prise entre deux plateaux et tirée entre deux forces se faisant équilibre par son intermédiaire. De cette lutte incessante provient une division en quelque sorte à jet continu, et les quotients sont enregistrés à mesure qu'ils se produisent.

Le mouvement imprimé à un enregistreur chargé d'un service aussi compliqué, doit naturellement être plus énergique que s'il s'agissait d'ouvrir et de fermer des courants, pour donner des impulsions plus ou moins répétées à une plume.

C'est ce qui fait que l'enregistreur de la vitesse est gouverné par un pendule conique ressemblant plus ou moins à celui qui gouvernerait une machine à vapeur.

Les résultats déjà acquis par l'étude de ces précieux diagrammes sont du plus haut intérêt. C'est ainsi que l'on a reconnu que sur la plate-forme la vitesse du vent atteint et dépasse même 24 mètres par seconde, tandis qu'elle est rarement supérieure à 10 mètres dans le voisinage immédiat de la terre. Ces faits bien constatés permettent de conclure, que plus haut encore, on arriverait à rencontrer des vents ayant des vitesses formidables. Les récits

des aéronautes se trouvent rigoureusement confirmés par des observations indiscutables. On voit que plus l'air est fluide, plus il échappe à l'aile, et par conséquent à l'hélice ; plus il est vif dans ses mouvements naturels, moins le ballon dirigeable aurait de ressources. S'il était maniable et praticable, ce serait dans la petite banlieue de la terre, en se tenant bien au-dessous de la hauteur de la Tour Eiffel, hauteur insignifiante en aéronautique, même captive. En effet, nous avons vu le capitaine Rambusch la doubler devant nous avec un petit ballon de 300 mètres, destiné aux opérations militaires de la vaillante armée danoise ! Il n'est pas jusqu'au thermomètre de la Tour Eiffel qui n'ait déjà donné raison aux voyageurs aériens, notamment Glaischer, qui a annoncé que dans la nuit la température des hautes régions est supérieure à celle des basses altitudes. Il est prouvé encore une fois, et cela d'une façon magistrale, indiscutable, que la terre est la grande cause des ruptures d'équilibre et le moteur principal des ouragans qui troublent l'atmosphère : c'est sur nos pics immenses que se trouvent réellement les ourtes d'Éole.

W. DE FONVIELLE.

#### BEAUX-ARTS

#### UN MARIAGE INNOCENT

Par un gai matin de printemps, le gars et la fillette se sont dit : « Marions-nous ! » Et, parés pour la circonstance, ils sont allés unir leurs mains innocentes dans le champ voisin, sous le ciel ensoleillé. Des fleurs furent leurs bijoux et les oiseaux chantèrent en leur honneur le chant d'hyménée. Il s'agit, en réalité, plutôt de fiançailles que de mariage, car les enfants n'ont pas trente ans à eux deux ; mais que de grâce, que de fraîcheur, que de charmants détails dans cette scène rustique !

#### UN NOUVEAU LÉGUME

Ce nouveau légume est une étrange et curieuse espèce de pomme de terre, appelée sans nul doute à tous les avènements comme à toutes les gloires de la cuisine.

Son nom : la pomme de terre-truffe. Cet original et délicieux tubercule figure, à l'Exposition, dans le lot de M. Fargeot qui, je crois, a déjà présenté, dans un concours agricole, cette singulière et nouvelle espèce.

Il va sans dire que la pomme de terre-truffe attire la vive attention des visiteurs par son étonnante ressemblance avec le champignon mystérieux et divin qui est l'honneur culinaire des perdreaux et des dindons.

La forme de cette nouvelle pomme de terre est généralement ronde, à angles largement obtus, un peu déprimée ou méplate. La peau

d'un gris brun, bien accentué, est fortement crevassée et présente des sinuosités qui rappellent fort exactement celles de la truffe elle-même.

Un cochon du Périgord s'y tromperait. La chair de la pomme de terre-truffe est pleine, dense et fine, d'un goût délicieux, d'un jaune pur et magnifique.

J'aimerais tout autant qu'elle fût d'un beau noir, enjolivé de délicates marbrures blanches; je désirerais surtout qu'elle répandît le doux arôme de la truffe, mais elle ne tient de la truffe qu'une apparence trompeuse, une peau bizarre, une robe d'emprunt, une parenté chimérique.

On ne parodie pas la truffe!

Peut-être la science humaine arrivera-t-elle un jour à glisser dans ce nouveau légume quelque vague parfum de la truffe des bois. Ce serait un grand bienfait pour les tables modestes et les fourchettes déshéritées, et c'est de tous mes vœux que j'appelle l'avènement de la truffe pour tous. Il y aurait bien, sans doute, çà et là, quelques cas d'indigestion et de goutte, mais que de voluptés nouvelles et de joies gastronomiques jusqu'alors inconnues!

La pomme de terre, il est vrai, peut attendre sans impatience ce fleuron inespéré de sa brillante couronne. Elle est depuis longtemps le roi des légumes. Il n'en est pas de plus populaire, de plus précieux. Ce tubercule souverain nourrit le monde; il trône sur toutes les tables, sur celle du riche comme sur celle du pauvre. Pour le pauvre, c'est une ressource incomparable; pour le riche, un mets délicieux.

De même que la rose est en même temps la plus commune et la plus belle des fleurs, la pomme de terre est à la fois le plus vulgaire et le plus précieux des légumes: c'est la reine des champs. Et pourtant la pomme de terre n'a rien de royal dans son aspect: feuillage humble et fleur sans éclat, elle ne parle point aux regards, mais son empire est immense, ses bienfaits incomparables. Là où il y a un champ, elle règne; là où il y a une table, elle apparaît; là où il y a une famille, elle nourrit.

Sa robe est brune, sa forme disgracieuse, son aspect rebutant; mais, sous sa peau rustique, sous sa robe terreuse, elle recèle la vie. N'y a-t-il pas, en automne, la récolte de la pomme de terre comme il y a en été la récolte des blés? C'est une seconde moisson et, quand la première a manqué, on se rattrape sur la seconde. De l'épi noyé par les averses, brûlé par la sécheresse ou meurtri par l'orage, on se console avec l'opulente pomme de terre.

On a dit que la pomme de terre est un excellent « petit pain tout fait » qui pousse en terre. C'est Dieu qui l'a pétri. En effet, la pomme de terre tire d'elle-même tout son mérite. On a compté plus de deux cents manières d'accommoder ce précieux végétal. La meilleure de ces recettes est peut-être la plus simple: la pomme de terre cuite sous la cendre. Que le beurre d'Isigny ou de Gournay lui soit doux en fondant sur sa chair fumante et ambrée!

La pomme de terre ne se contente pas d'être un mets excellent par elle-même; elle triomphe aussi dans une foule de plats dont elle est plutôt la base que l'accompagnement.

Combien de régions déshéritées n'ont d'autre ressource que la pomme de terre! Est-ce que sans elle la pauvre Irlande ne mourrait pas de faim?

Lorsque, attaquée par une mystérieuse épidémie, la pomme de terre tomba malade et menaça de disparaître, il y eut dans toute l'Europe comme un cri de commun effroi, et l'homme des champs, désolé, appuyé sur sa bêche,

regarda autour de lui, cherchant quel pourrait bien être le remplaçant de la pomme de terre. Il ne trouva rien.

La disparition de cette plante bénie serait un malheur public, une catastrophe agricole, un si grand deuil pour la cuisine que le monde entier pourrait attacher un crêpe à sa fourchette!

La pomme de terre a inscrit le nom de Parmentier au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité. En écrivant ces lignes, j'ai sous les yeux une très belle photographie due au peintre Martinez et représentant la statue que Neuilly vient d'élever à Parmentier.

Cette habile photographie me rappelle un souvenir: dans un vaste jardin de mon village s'élevait jadis, au milieu des lavandes et des tournesols, un buste ébréché du bon Parmentier. Il avait pour piédestal une vieille marmite hors d'usage, et aux quatre coins de la statuette où perchaient les fauvettes et les pinsons s'élevaient humblement quatre plants de pommes de terre.

J'ai vu des statues de philosophes et de guerriers, de conquérants et de rois, je ne me suis jamais senti ému autant qu'en face de ce buste champêtre, pas plus haut qu'une table, mais qui me semblait, avec ses quatre plants de pommes de terre et sa marmite rouillée par le temps, plus grand que les colosses de Versailles et de Fontainebleau.

FULBERT-DUMONTEIL.

## LES FÊTES DE L'EXPOSITION<sup>1</sup>

M. Chautemps monte à la tribune qui a été installée en face du dais présidentiel, et adresse à tous les souscripteurs l'hommage de la profonde gratitude de la ville de Paris. Il exprime le regret de n'avoir pu donner à « la Liberté éclairant le monde » un cadre comparable à celui de la rade de New-York; « du moins, les flots qui couleront au pied de la statue, comme les sentiments de tous les Français qui la contempleront, se dirigeront-ils vers ce pays ami. »

Le président du Conseil municipal rapproche ensuite les grandes dates de l'indépendance américaine de celles de la Révolution française. Il vante la paix, la liberté, la fraternité, qui passionnent les républiques, et termine en disant que la présence du Président de la République, qui incarne les sentiments de la France, suffit à affirmer que la nation entière salue avec sympathie et respect la République des États-Unis.

M. Whitelaw-Reid répond qu'il ne serait pas un bon Américain si, malgré son ignorance de la langue française, il ne trouvait pas quelques termes français pour remercier le Président de la République et la municipalité de Paris, qui fait un si sympathique accueil à la colonie américaine.

« Nous nous souvenons du passé et savons apprécier le présent! dit-il; nous pouvons ne pas comprendre les paroles que nous nous adressons les uns aux autres, mais nous comprenons l'un et l'autre que les drapeaux qui flottent au-dessus de nos têtes resplendissent des mêmes couleurs de beauté et de gloire, rouge, blanc, bleu. Ils parlent un langage commun aux deux nations et sont compris par le monde entier; ils nous parlent des champs de bataille où ils ont partagé un heureux triomphe. Ils rappellent des noms historiques qui sont nôtres comme ils sont vôtres: Lafayette et Rocham-

1. Voir les n<sup>os</sup> 69 à 74.

beau. Ils parlent d'une amitié ininterrompue de cent ans.

« Nous envisageons avec plaisir cette célébration de notre anniversaire du 4 juillet en France, comme un augure favorable indiquant que votre République durera aussi longtemps que la nôtre et se maintiendra toujours.

« Nous sommes fiers de savoir que la ville de Paris, en dévoilant ce monument de la Liberté éclairant le monde, célèbre un événement historique aussi important que le gain de n'importe quelle bataille ou que l'établissement de n'importe quelle dynastie.

« Je pense que c'est un magnifique triomphe de la paix et des institutions libérales que l'Exposition du Champ de Mars, qui montre les ressources inépuisables et la superbe prospérité d'une nation qui travaille avec ardeur à se développer comme un peuple libre.

« Nous adressons nos meilleurs remerciements au Président de la République, à l'éminent citoyen qui contribue par sa présence à rehausser l'importance et l'éclat de cette cérémonie. Nous remercions le grand, généreux et libre peuple français, qui, nous en sommes certains, s'adresse aujourd'hui par votre bouche à notre pays. »

Ces paroles articulées d'une voix nette et vibrante, avec un accent de conviction communicative, sont fréquemment interrompues et finalement couvertes par des explosions de bravos auxquels s'associe la foule des promeneurs massés le long des berges de la Seine.

M. Spuller, ministre des affaires étrangères, prononce ensuite un discours fort applaudi, et M. Carnot traverse le pont, à pied, acclamé par la foule et même pressé par les curieuses avides de voir le chef de l'État. Les cris: « Vive Carnot! vive la République! » retentissent de toutes parts.

Pendant que le Président de la République retournait à l'Élysée, les invités prenaient place dans les bateaux pavoisés aux couleurs françaises et américaines, qui les emmenaient à l'Hôtel de Ville où un vin d'honneur était préparé. Une réception, empreinte de la plus grande cordialité, a terminé cette belle fête, dont le résultat immédiat devait être de rendre encore plus étroits les liens qui unissent les deux grandes Républiques de l'univers.

## IV

### LA FÊTE NATIONALE DU 14 JUILLET

Les Parisiens et leurs innombrables hôtes venus des départements et de l'étranger éprouvèrent un profond sentiment de tristesse, en mettant le nez à la fenêtre, dans la matinée du 14 juillet. Ils avaient rêvé un de ces « soleils d'Austerlitz » qui doublent l'éclat des fêtes, et la pluie, une pluie fine et serrée, tombait depuis l'aube. Mais, comme le peuple n'est plus simple spectateur, mais bien acteur dans nos fêtes démocratiques nationales, comme c'est lui qui arbore les drapeaux, qui dresse les mâts à oriflammes, qui suspend les lanternes vénitiennes, qui improvise les salles de bal en plein air, il eut bien vite pris son parti de ce contretemps.

Dès huit heures du matin, Paris avait retrouvé son animation de la veille, et des bandes de promeneurs se dirigeaient vers l'Exposition, afin d'assister, l'après-midi, à la revue.

Déjà de nombreuses couronnes avaient été déposées par les associations d'Alsace-Lorraine, d'Ivry, de Montrouge, Colmar, etc..., au pied de la statue de Strasbourg, sur la place de la Concorde.

Vers dix heures et demie, musique en tête,

deux mille délégués des sociétés alsaciennes de Paris, conduits par MM. Sansbœuf et Gerschel, arrivent, précédés d'immenses couronnes installées sur des brancards. Deux jeunes filles alsaciennes, vêtues de deuil, portant des étendards noirs sur lesquels on lit : *Strasbourg, Metz*, marchent après la société de gymnastique l'Alsacienne.

Pendant qu'on dépose les couronnes, la musique joue les hymnes nationaux.

Le cortège des sociétés alsaciennes se rend ensuite à la statue de Jeanne d'Arc et au monument de Gambetta, où des couronnes sont également déposées.

Pendant ce temps, place de l'Hôtel-de-Ville, avait lieu, dans le calme le plus parfait, la revue des bataillons scolaires.

Le temps semblait peu propice à cette cérémonie; le gros orage qui avait éclaté deux heures auparavant, avait transformé les rues en lacs de boue; la foule ne s'en pressait pas moins aux abords du palais municipal, sur les quais, la rue de Rivoli et l'avenue Victoria, devenus bientôt inabordables.

Les bataillons, qui avaient pris position sur le quai aux Fleurs et sur la place de Notre-Dame, débouchaient par le pont d'Arcole. Sur l'estrade officielle, on remarquait M. Chautemps et les conseillers municipaux, le ministre de l'Instruction publique, le préfet de la Seine. Les musiques du 1<sup>er</sup> et du 2<sup>e</sup> bataillon jouent la *Marseillaise*, accompagnée merveilleusement par les fifres et les tambours. Le général Jeanningros présente les chefs de bataillon au président du conseil municipal et le défilé commence, pendant que les musiques exécutent le *Chœur des soldats de Faust*. Les petits « tapins » et les clairons déploient une vigueur et une précision rares; les jeunes soldats ont une très crâne tournure; aussi, sur tout le passage des bataillons, éclatent de chaleureux applaudissements.

A dix heures, au moment où une nouvelle averse crevait la nue, la cérémonie était terminée, et la foule se dispersait ou suivait les jeunes troupiers, qui gagnaient leurs quartiers respectifs par le boulevard Sébastopol.

Cependant tous les quartiers avaient préparé et annoncé de nombreuses réjouissances; malgré d'incessantes ondées, ils tenaient à exécuter ce qui était exécutable dans leurs programmes, entre deux éclaircies. Quand la pluie survenait, on se mettait bravement à l'abri, et, quand les torrents d'eau s'arrêtaient, on recommençait plus gaiement que jamais.

Dans le 2<sup>e</sup> arrondissement, c'était le défilé historique, — un gigantesque tambour-major en tête, — de tous les corps de troupe de Paris en 1789, sous la conduite du général Lafayette, monté sur le cheval blanc légendaire. Place de la Bourse, il y avait concert et séance de gymnastique. Derrière le square du Temple et à la gare de l'Est, ascension de ballons; vers l'île Saint-Louis, des fêtes nautiques; le soir, fête vénitienne et feu d'artifice.

Les sociétés patriotiques d'anciens militaires et les combattants du Tonkin et de Madagascar étaient allés déposer une couronne au pied de la statue du sergent Bobillot.

Des joutes à la lance avaient beaucoup de succès sur le canal Saint-Martin.

Place d'Italie, on inaugurait sommairement la *Statue des Droits de l'homme*, représentant un vieillard assis, — le Temps, sans doute, — faisant lire à un jeune père des tablettes où sont inscrits les Droits de l'homme. Le soir, banquet de 220 couverts offert aux « déshérités », dans le nouvel asile de nuit de la rue du Château-des-Rentiers.

Somme toute, à peu près partout, on s'est fort divertie, en dépit des bourrasques et des averses.

wagons, tramways, omnibus, bateaux et véhicules de tout genre. Il serait impossible d'évaluer, même approximativement, le nombre des spectateurs de la revue, qui peut varier de 500,000 à un million. Tout autour du vaste hippodrome, aussi loin que peut aller le regard, c'est une foule compacte, pressée, grouillante comme une fourmilière. Les branches des arbres ploient sous le poids des grappes humaines.

Les troupes arrivent sans cesse. Les présidents du Sénat et de la Chambre, et tous les ministres, escortés de dragons, abordent la tribune officielle. Au loin, brillent les casques et les cuirasses de l'escorte présidentielle. Le drapeau est hissé, le canon tonne au Mont-Valérien; tambours et clairons battent et sonnent aux champs.

Le Président de la République, entouré du corps diplomatique, prend place dans la tribune présidentielle, aux cris mille fois répétés de « Vive Carnot! »

Une estrade particulière a été réservée à nos hôtes asiatiques et africains : le prince royal d'Annam, vêtu de soie jaune et couvert de pierreries, se tient au premier rang; Dinah Salifou, avec sa famille, se trouve au second rang.

Le général Saussier, entouré d'un brillant état-major, vient saluer le chef de l'État et commence aussitôt la revue, passant au petit galop devant le front des troupes. Les musiques jouent la *Marseillaise*; les soldats présentent les armes; le gouverneur de Paris salue respectueusement drapeaux et étendards. L'inspection terminée, le général Saussier vient se placer en face du Président de la République : le défilé commence par les élèves de l'École polytechnique.

Deux effroyables averses essaient en vain de troubler cet admirable défilé; quoique le terrain soit détrempé et glissant, les troupes s'avancent la tête haute avec une crânerie et un entrain qui ne se démentent pas un instant, observant exactement l'alignement et les distan-

ces réglementaires, marchant méthodiquement dans les traces des rangs qui précèdent.

L'École Saint-Cyr et les territoriaux, les tirailleurs sénégalais et annamites sont l'objet d'ovations enthousiastes.

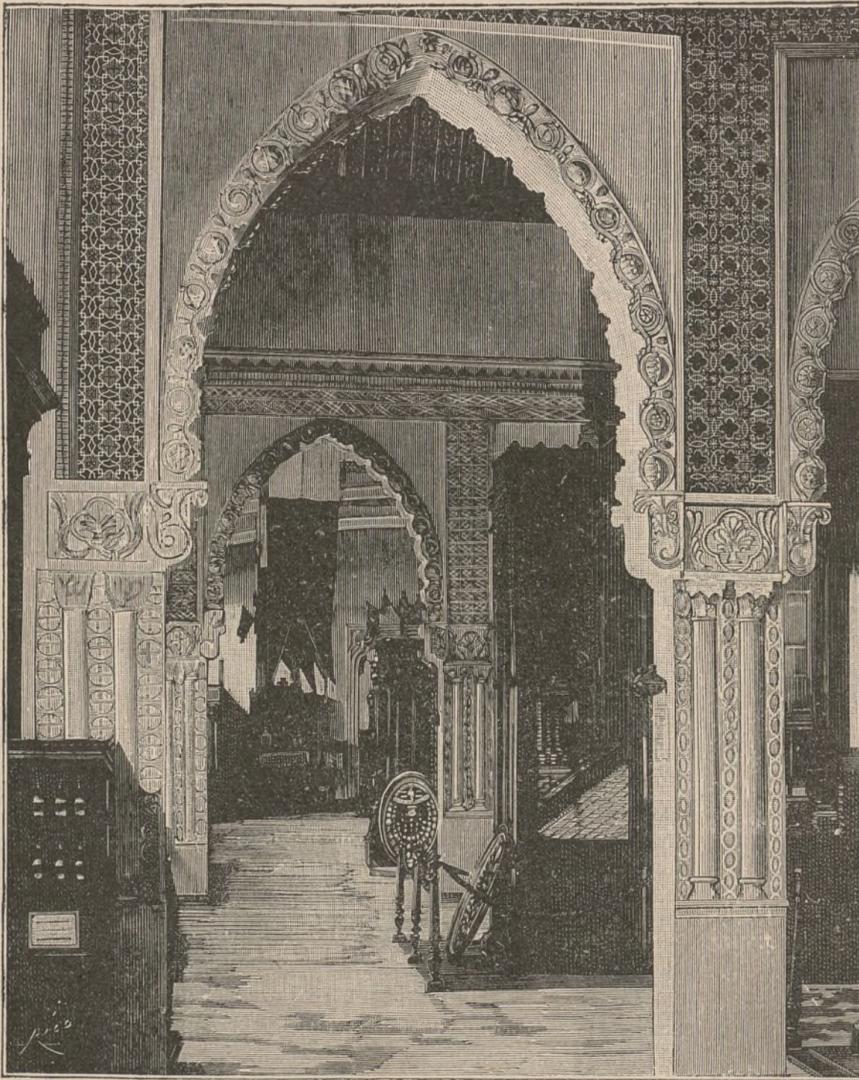
Le défilé dure deux heures. Quand il est terminé, toutes les troupes de cavalerie se rangent en ligne, face aux tribunes, et exécutent une charge avec un ensemble parfait qui soulève de frénétiques applaudissements.

Le Président de la République exprime sa satisfaction à M. de Freycinet et quitte Longchamps.

Déjà toute la foule s'est ébranlée; c'est une véritable course au clocher; tout le monde se précipite pour prendre d'assaut les bateaux, les omnibus et les voitures. Au ponton des Hironnelles, les files de voyageurs s'étendent sur plus d'un kilomètre.

(A suivre.)

V.-F. M.



GALERIE MAURESQUE DU PAVILLON ESPAGNOL DES PRODUITS ALIMENTAIRES.

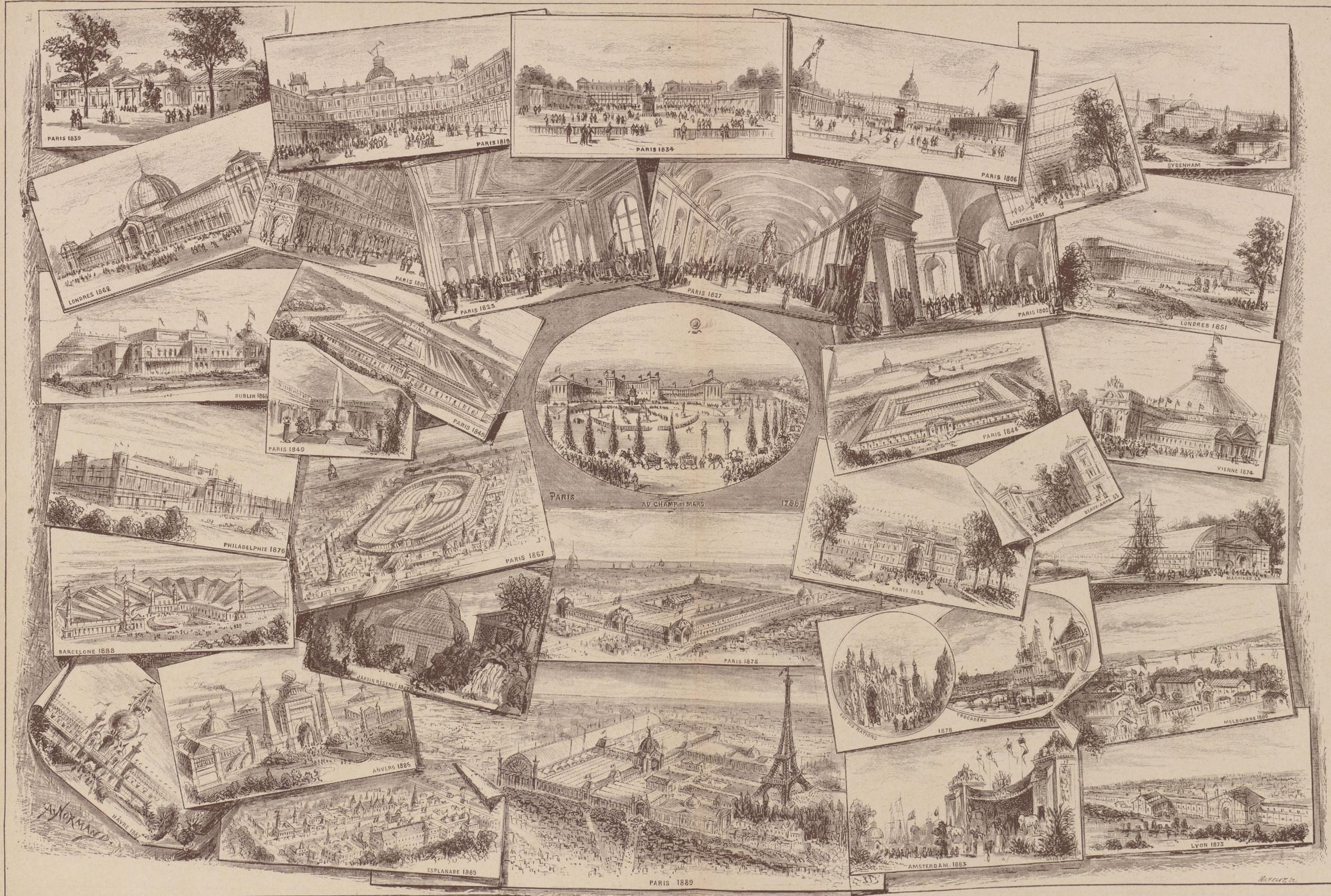
Dans la matinée, les Tchèques, de passage à Paris, désireux de donner à la France un témoignage d'affectueuse gratitude, étaient allés déposer une couronne au monument de la place de la République, et avaient été l'objet d'une manifestation enthousiaste de la part de la foule, qui répondait par les cris : Vive la Hongrie! à ceux de : Vive la République!

La *Famille des Proscrits* avait fait son pieux pèlerinage annuel à la colonne de la Bastille, et un émouvant discours avait été prononcé au milieu des applaudissements.

Neuf théâtres et trois cirques ouvraient gratuitement leurs portes au public : on y faisait queue dès la première heure.

Les fêtes militaires ont un attrait sans pareil pour le Parisien : il en donna une preuve incontestable dans l'après-midi du 14 juillet. Malgré une pluie torrentielle, — mais heureusement intermittente, — tout Paris s'était rendu intrépidement à Longchamps, prenant d'assaut





LES GRANDES EXPOSITIONS, DE TOUS LES PAYS, DE 1798 A 1889.

EGRAUX. — IMP. CHARAIRE ET FILS.

Ayuntamiento de Madrid

